

Sans abri

Huit jours sous la tente

●●● **Hubert Prolongeau**, Paris
Journaliste

La France pleure un de ses derniers héros, celui qui fut pendant longtemps l'un des hommes les plus populaires du pays. L'appel de l'hiver 54 est entré dans la légende : un bébé y était mort de froid dans un bidonville, et le Père Henri Grouès avait, par un cri lancé à la télévision, suscité une mobilisation sans précédent. Durant trente ans, agitateur infatigable, l'abbé Pierre a secoué les consciences, collecté les fonds, créé associations et fondations. Est-ce à dire que cinquante ans plus tard, le problème des sans-abri est résolu en France ? Non pas, hélas. On chiffre toujours les S.D.F. (sans domicile fixe) entre 200 et 400 000, et les « mal logés » à près de trois millions. Au problème de l'absence de logements, réel dans les années '50 et amélioré dans les années suivantes par les multiples constructions de logements sociaux et de HLM, a succédé celui d'une économie fragilisée et de la montée du chômage. Ce furent, dans les années '90, l'apparition des « S.D.F. », sigle idéal pour habiller de neuf une réalité ancienne. Depuis le début des années 2000, on a vu apparaître des nouveaux S.D.F., des personnes ayant un travail insuffisant pour obtenir un logement et qui vivent dehors tout en se levant le matin pour aller au bureau. Les familles apparaissent de plus en plus nombreuses, ainsi

que les femmes, qui semblent représenter près de 30 % des personnes à la rue. Au clochard désocialisé, succède le pauvre inadapté à un monde qui se durcit. Les héritiers de l'abbé se pressent nombreux, trop nombreux pour qu'on puisse crier victoire. Les derniers en date, les Enfants de Don Quichotte, ont réussi cet hiver un joli coup médiatique en alignant 150 tentes le long des bords du canal Saint-Martin, à Paris, et en invitant les simples citoyens à venir partager leur quotidien. Les peuples sont venus, les ministres se sont alarmés. Chirac, en quête d'une autre « fracture sociale », a ouvert la porte à la solution peu réaliste du droit au logement opposable, qui permettrait à toute personne à la rue d'exiger de l'État un logement. Mais qui vit sous ces tentes ?

Chez eux

Certains parlent de « chancres ». D'autres glorifient « la misère enfin visible ». Radu, lui, dit : « Chez moi ». Chez lui, cette tente plantée depuis cinq mois en face de la gare d'Austerlitz. Chez lui, ce bout de tissu où il attend l'entrée de la Roumanie dans la CEE. « Après, ça sera mieux. » D'une poche, il sort les photos de ses petits enfants. « Range ça, on les a déjà vues », le rembarre son copain Pavel, 38 ans, vivant à côté depuis trois ans. Lui aussi « chez lui ». Pas

L'abbé Pierre est mort le 22 janvier 2007, sans que le problème des sans-abri ne soit résolu en France. Qui sont-ils ? Hubert Prolongeau, qui avait passé plusieurs mois à la rue en 1992 pour écrire un livre sur les S.D.F., y est retourné quelques jours en novembre 2006. Histoire de se rendre compte que la population à la rue a bien changé en quinze ans, et que vivent sous les tentes aujourd'hui principalement des jeunes en galère et des clandestins de l'Est travaillant au noir. Reportage.

1 • *Sans domicile fixe*, Hachette, Paris 1993, 222 p.

un toit mais déjà un abri, un coin où ils peuvent s'installer, se reposer, s'isoler, poser leurs affaires, échapper aux regards des autres.

Au bout de huit jours passés à dormir sous un igloo, dans les campements de S.D.F. de Paris (canal Saint-Martin, place de la République, pont d'Austerlitz, pont Charles de Gaulle...), tranche de vie éphémère parmi des condamnés à perpétuité, heures d'ennui, de froid, confronté à des existences à la dérive laminées par un lent désespoir, une surprise : je ne retrouve pas ceux que j'avais rencontrés il y a quinze ans, ces errants murés dans leur nuit depuis des années déjà, incapables pour la plupart de trouver une porte de sortie, à la fois faibles et accablés. Eux, les tentes, ils ne les ont pas vues passer.

Les tentes des Enfants de Don Quichotte



Les Français qui m'entourent sont plus jeunes. Des communautés étrangères se sont emparées des réseaux humanitaires et en ont exclu ceux pour qui ils avaient été prévus. Il y a des groupes soudés, presque des clans, avec ce que cela suppose d'un côté de solidarité, de l'autre d'agressivité défensive. Beaucoup font l'effort de se maintenir à un niveau d'hygiène correct.

La folie est beaucoup plus présente aussi, à travers ces « délirants », lâchés là par la fermeture de nombreux lits psychiatriques, théoriquement « ni dangereux pour eux ni dangereux pour les autres ». Leurs longs cris, leurs mélodies égarées, leurs déhanchements titubants font désormais partie d'un décor où ils n'étaient alors qu'exception.

Les « campeurs » sont chez eux et entendent bien le rester. Mon arrivée sous le pont d'Austerlitz suscite l'hostilité des quatre hommes soudés autour d'un brasero qu'ils alimentent de petits bouts de carton. Place de la République, un groupe de jeunes « teuffeurs » venus de province m'interdisent de m'installer à côté d'eux. « Sinon, on va tous se faire virer. » Ils ont mis leurs duvets à sécher sur les barrières, veulent à la fois s'« éclater » et trouver un boulot, « n'importe quoi qui paye un peu ». Le soir, ils accepteront mes bières, m'offriront de tirer sur leur pétard - moment qui ailleurs aurait pu être sympa - mais ensuite, je devrais rentrer « chez moi ».

L'ennui, l'attente

C'est place de la République,² véritable bidonville naissant au cœur de Paris, que cette micro-société est la plus évidente. Là, une trentaine de tentes se

2 • Evacuée de force le 20 novembre 2006.

sont dressées, reparties en deux clans : des Français, plutôt jeunes, et un groupe de Tchèques. La vie s'est organisée comme dans une cité : chacun est chez soi, territoire défendu s'il le faut par des chiens, et le square Henri Christine, placé au milieu des tentes, fait fonction de partie commune. On vient y boire (beau-coup), y parler (un peu), s'y ennuyer (tout le temps).

Je retrouve cette densité tuante de l'éternelle répétition, des jours qui n'en finissent plus, jours dont jeux débiles et discussions stériles tissent le long fil. Le contact n'est pas difficile : il est juste vide. On pousse les mots, moins pour communiquer que pour tuer le temps. Les thèmes sont toujours les mêmes : le cul des filles, lointain souvenir pour la plupart, la hargne des flics, exagérée très souvent, la galère des boulots, présente depuis toujours. Et la politique, avec deux axes majeurs : Sarko, c'est un facho, et Royal, elle est bonne...

Les flics passent, presque bon enfant, se contentant d'un rapide contrôle des papiers. Le regroupement a d'évidentes vertus sécuritaires. Mais en créant un sentiment de groupe, il augmente aussi l'agressivité. Qu'une jolie fille passe, la jupe courte, et l'un d'eux se laisse aller à un sifflement. Qu'un passant, tapant involontairement dans une bouteille vide, se tourne pour crier : « Mais rangez les, c'est dégueulasse », et ce sont des huées. Ils savent que des plaintes sont déposées contre eux, qu'ailleurs des tentes ont été brûlées mais « emmerdent les bourges ».

Beaucoup travaillent. Jean-François va depuis la République à la librairie Gibert, là où les gens viennent vendre leurs livres, et il récupère les invendus. Puis il va les revendre chez Boulinier, un soldeur qui les reprend tous au kilo pour

des sommes insignifiantes. Quand ça marche bien, il arrive à une trentaine d'euros par jour...

Sous le pont Charles de Gaulle, toute une colonie de Polonais s'éveille dès six heures du matin, faisant chauffer leur café sur des réchauds. Ils ont amené des tables, des chaises, récupérées parmi les « encombrants » ou volées aux terrasses des cafés, recréant un minimum de cadre de vie. Certains vont au Point P, à Ivry, en prenant le 183 porte de Choisy, d'autres au Kiloutou de la rue Claude Bernard. Là, ils attendent, entassés dès sept heures du matin. Des entrepreneurs passent et prennent ceux dont ils ont besoin. Ce sont souvent d'autres ressortissants de l'Est, passés eux aussi par la rue et qui, régularisés, ont créé une petite entreprise de bricolage ou de bâtiment, puisant leurs troupes parmi les nouveaux arrivants.

« Faut y être tôt. Des fois, personne ne te prend, mais c'est rare. Et puis, c'est bien, parce qu'on est parmi des gens de chez nous, se réjouit Karol, colosse de trente-cinq ans. Faut juste se méfier des Roumains. C'est tous des voleurs. »

L'apartheid de la rue

Le racisme, toujours, comme si le meilleur moyen de se faire du bien était de taper sur encore plus pauvre que soi. Canal Saint-Martin, un couple de Français me prévient contre les Afghans installés un peu plus loin, jugeant scandaleux que « l'aide française profite aux bougnoules ». « Bougnoules » qui en profitent d'ailleurs bien mal... Ils vivent à une dizaine, repartis sous trois tentes et des bâches en plastique. Il y a là un vieil homme et deux enfants. Personne ne parle français. L'un d'eux est au bord du canal, en train de puiser de l'eau pour

faire du thé. Il s'appelle Hussein et était traducteur pour l'armée américaine pendant la guerre. Ses parents sont restés là-bas. Il s'inquiète beaucoup pour eux. Quand il ne réussit pas à avoir un journal, il essaie de se payer une heure dans un cybercafé pour savoir ce qui se passe chez lui. Plus loin, il y a quelques Pakistanaï, qui sont passés par Sangatte. Tous sont sans papiers.

On voit plus de femmes, plus de jeunes, des enfants même parfois sous ces tentes. Scandale encore plus grand, sans doute. Mais aussi amorce d'autre chose. A cause de leurs deux petits, Marc et Cécile font tout ce qu'ils peuvent pour s'en sortir. Lui a été jardinier et est aujourd'hui au chômage. Elle fait encore des ménages. Ils assurent n'être au bord du canal que pour peu de temps. Leurs deux garçons (quatre et six ans) sont encore scolarisés. Marc a mis une ligne dans le canal : « Des fois ça mord. » Ils n'ont pas trouvé de foyer susceptible de les accueillir tous. « On est mieux ici. On ne va pas se séparer. » Il ne sait jusqu'à quand il sera là. « Pas trop longtemps. C'est crevant comme vie. »

Les nuits sont dures. Le sol est glacé, souvent caillouteux. La position est difficile à trouver, même avec un duvet. Chaque changement oblige à de nouvelles contorsions. Le bras glissé sous la tête s'engourdit. On somnole par intermittences. Le froid, duquel la tente ne protège nullement, vous réveille, grelottant, à cinq heures du matin. Le jour qui se lève trouve tout le monde un peu sonné. Le bruit ne cesse jamais. J'essaierai quelques heures d'aller me poser sous le périphérique, porte de Bagnolet. Je ne tiendrai pas : le bruit, l'odeur... Comment ne pas comprendre les cernes qu'ils ont tous, même ceux qui ne « font rien » ? La fatigue est l'apanage de la rue.

Misère institutionalisée

Qu'ont-elles résolu ces tentes ? Rien. Elles améliorent un peu la vie quotidienne, c'est vrai. Créent une intimité. Mais à quel prix ? Celui d'un renfermement, d'une hostilité grandissante de la population, d'une institutionnalisation de la misère en tant que misère. Passé l'effet d'annonce, elles ne servent qu'à entretenir des clandestins et des marginaux dans une situation qui ne devrait pas en être une. Quant à la polémique... Sans doute faudrait-il ne pas avoir vu, il y a quinze ans, les petits frères de ces campeurs d'aujourd'hui pour croire encore en la vertu du scandale...

Et les « clochards » sont toujours là, nus sur les trottoirs. Rue Choron, sous un porche, à même le sol, vivent Pierrot et Manuel. Lui se dit bouquiniste, arrose sa nuit à coups de whisky. Quoi qu'on lui dise, il trouve tout « fort élégant », sauf ses copains qu'il appelle les « trous de balles ». Les tentes ? Il ne sait pas où aller en prendre, n'a même pas essayé. Si on lui en apportait une, peut-être... Le dernier jour, crevé, frigorifié, à l'heure de rentrer, j'irai lui donner la mienne. Il ne la gardera sans doute pas très longtemps. Mais il pourra la prêter à un « trou de balle ». Et de toute façon, trouvera le geste « fort élégant ».

H. Pr.